

DOSSIER DE PRESSE

ICI PRÉSENTE



FILM DE CLÔTURE
FESTIVAL FFA
2025



BIENVENUE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

ELSA
ZYLBERSTEIN

DIDIER
BOURDON

C'ÉTAIT MIEUX DEMAIN

UN FILM DE VINCIANE MILLEREAU

LE 8 OCTOBRE AU CINÉMA



UGC présente

ELSA
ZYLBERSTEIN

DIDIER
BOURDON

C'ÉTAIT MIEUX DEMAIN

UN FILM DE
VINCIANE MILLEREAU

Durée : 1h43

UGC DISTRIBUTION

24 avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
01 46 40 44 00

PRESSE

B.C.G

Myriam Bruguière | Olivier Guigues | Thomas Percy

01 45 51 13 00

bcg@bcgpresse.fr

Matériel du film à télécharger sur www.ugcdistribution.fr

SYNOPSIS

Dans une petite bourgade française, Hélène, Michel, et leurs deux enfants, coulent des jours heureux dans l'insouciance des années 50. Soudainement propulsés en 2025, le couple découvre un monde moderne à l'opposé de celui qu'ils connaissent.

Pour Hélène, qui a toujours vécu comme il se doit dans l'ombre de l'époux, c'est une révolution. Mais, pour Michel, qui voit ses privilèges d'Homme voler en éclat, c'est un cataclysme.

Entre vent nouveau et parfum d'antan, ce voyage dans le temps ne sera pas de tout repos.





VINCIANE MILLEREAU

RÉALISATRICE

Racontez-nous la genèse du film ?

Avec Julien Lambroschini, mon coscénariste et mon compagnon, nous avons un projet de film - un film de genre. Le projet n'a pas abouti mais est tombé entre les mains d'un producteur chez UGC, qui a adoré notre écriture. Il m'a proposé d'écrire un film sur les rapports hommes/femmes. Cette thématique a été abordée de nombreuses fois et je ne voyais pas vraiment ce que j'allais pouvoir y apporter.

Julien a eu l'idée du voyage dans le temps. Aborder le rapport hommes/femmes à travers ces deux époques nous permettait d'évoquer des problématiques très actuelles sur le ton de la comédie avec un vrai sujet de fond.

Un voyage temporel qui évoque forcément le thème de *Retour vers le futur*, de Robert Zemeckis...

Retour vers le futur a bercé mon adolescence. J'aime les films dans lesquels il y a de la magie.

Hélène et Michel, les deux héros, comprennent très vite qu'ils sont arrivés en 2025 par le truchement de la machine à laver le linge, gagnée par Hélène lors d'un concours Bonux. Tout un symbole.

J'ai toujours en tête une discussion que j'avais eue avec ma grand-mère maternelle. Je lui avais demandé ce qui avait réellement changé sa vie. « *La machine à laver*, m'avait-elle répondu sans hésiter, *Elle a révolutionné mon existence !* ». Dès le début de l'écriture, j'ai su que cet objet aurait un rôle central dans l'intrigue : il est l'emblème du temps de liberté gagné par les femmes. Avant



sa commercialisation, elles passaient des heures – des journées ! – à laver le linge de la famille. Il fallait faire bouillir l'eau, étaler le linge, frotter longtemps, essorer à la manivelle...

La nouvelle machine à laver gagnée grâce au concours est le prétexte d'une dispute entre Hélène et Michel et elle déclenche cette faille temporelle : Michel n'en veut pas : « *Plutôt une télévision qui ferait plaisir à toute la famille* », dit-il, quand Hélène s'accroche de toutes ses forces à cette perspective toute neuve de liberté.

À ses yeux, cette machine ne fait plaisir qu'à Hélène. Les hommes étaient tout à fait conscients qu'étant occupées à leurs tâches ménagères, les femmes ne pouvaient pas être dehors, à vivre leur vie et, qui sait, à risquer d'attirer les regards...

En 1958, Michel, c'est un peu le père fouettard. Les enfants craignent ses coups de ceinturon et suivent à contrecœur ses directives en matière d'éducation. Il est contre tout : l'arrivée de la V^e république, le progrès...

Il est dans sa stature : c'est lui qui ramène l'argent à la maison, lui qui paie, donc c'est lui qui commande. Et tout le monde l'écoute et le craint. Et puis, pour que le personnage grandisse et opère un changement, il fallait le faire partir de très bas. J'ai beaucoup d'affection pour ce personnage car on le voit évoluer et muer. Je me suis inspirée de mon propre père pour ce personnage, en l'exagérant un peu. C'était un homme autoritaire mais droit, avec des idées de son époque : c'est l'homme qui subvient aux besoins de la famille et la femme qui élève les enfants et s'occupe du foyer... même si ma maman travaillait, elle aussi.

À l'inverse, Hélène qui tient son rôle de femme au foyer à merveille, aime le hula hoop, les pantalons... Elle porte déjà en elle, une certaine idée de la modernité même si elle n'en est pas consciente.

Passé le choc de leur arrivée au XXI^e siècle, elle s'adapte d'ailleurs assez vite. Pas Michel...

Elle est plus rapide et réalise assez vite que ce changement lui est favorable : L'alter ego moderne d'Hélène est patronne, elle possède une Carte Bleue qui lui permet d'être indépendante.

Pour Michel, c'est autre chose : il se retrouve chômeur et homme au foyer. Et puis il découvre la ville aujourd'hui : les commerces qui ferment, la pauvreté, les embouteillages, l'agressivité des gens... alors qu'en 1958 nous sommes dans les Trente Glorieuses, les commerces sont florissants, la vie est plus calme, les gens plus prévenants... et puis il doit gérer la maison et c'est très violent pour lui. D'ailleurs Hélène lui fait remarquer que « *son quotidien à lui était le sien à elle pendant 20 ans et qu'elle le faisait avec le sourire et parfaitement apprêtée* ».

Parallèlement aux péripéties traversées par le couple, vous brossez le portrait d'une France qui à leurs yeux est totalement déconstruite elle aussi. Les colonies n'existent plus, l'Algérie n'est plus française et le récit que fait le fils à ses parents des événements qui se sont déroulés depuis 1958 leur font dresser les cheveux sur la tête...

Les colonies, l'homme marchant sur la lune, Mai 68, la contraception, le droit à l'avortement, l'écologie... Julien et moi voulions balayer ces soixante-dix ans, de façon légère, sans nous montrer trop explicites. Il n'y a que la politique et la religion que nous n'abordons pas ou très peu : il est brièvement question de l'avènement de la V^e République.

Pour le Michel de 58 qui s'enorgueillit des cent-cinq millions de colons parlant le français, c'est un sacré coup. Comme la découverte de l'homosexualité au sein de leur propre famille.

Hélène et Michel qui viennent des années 50 ne sont pas du tout prêts à cette nouvelle situation. C'est l'autre point de départ de l'intrigue et je tenais à ce qu'on présente l'homosexualité comme une chose évidente et naturelle, un « non-sujet » aujourd'hui ; même si je suis bien consciente que ce n'est pas si simple et qu'être homosexuel.le aujourd'hui est encore malheureusement sujet à violence et calomnies.

Ils ont d'ailleurs du mal à considérer ces « nouveaux » enfants comme les leurs. « On ne la connaît pas ! » dit Michel à propos de Jeanne.

Le personnage de Michel pense qu'il est en transit dans notre époque, alors qu'Hélène, qui élevait les enfants en 1958, a une approche plus maternelle. Et puis il y a cette mèche de cheveux avec laquelle Jeanne s'essuie les yeux lorsqu'elle pleure, un geste fort que sa mère connaît bien. « *J'ai l'impression que si en fait* », lui répond-t-elle... C'est un indice, un jalon. Et c'est aussi pour cela qu'il était indispensable d'avoir les mêmes acteurs pour les seconds rôles.

Le film aborde frontalement la libération de la femme et celle des mœurs. Pour autant vous ne jetez pas les années 50 avec l'eau du bain...

Je ne voulais juger aucune des deux époques. Chacune a du bon et chacune a du mauvais. À côté des progrès réalisés en soixante-dix ans, dont ceux de la médecine qui permettent au père d'Hélène d'être toujours en vie, l'altruisme a fait place à l'individualisme, l'information en direct rend fou, le modèle familial s'est effiloché.... Il ne s'agit pas de revenir en arrière mais, oui, on peut parfois avoir la nostalgie de cette paisibilité qui régnait dans les années 50.

Concernant les acquis des femmes, vous ne tombez jamais non plus dans le radicalisme.

Je voulais éviter les discours féministes radicaux, ce n'est pas le sujet du film. Mais ce voyage dans le temps était l'occasion rêvée pour aborder tout le chemin parcouru par les femmes. Je suis très chanceuse d'être une femme en France ! Je le dis tous les jours à ma fille. Je voulais montrer qu'en soixante-dix ans les femmes ont acquis énormément de choses ! En 1958, la femme a le droit de vote depuis 1944, mais elle n'a pas le droit de travailler sans l'autorisation de son mari, ni d'avoir de compte en banque à son nom, pas de moyen de contraception, pas le droit d'avorter, ni de divorcer.

En 2025, Hélène est patronne de la banque dans laquelle travaillait son mari en 1958. Elle gagne mieux que lui, est indépendante ; son assistant est l'ancien patron de Michel en 1958 et la grande patronne du siège était la petite secrétaire du patron en 1958. Il n'y a pas besoin de grands discours ou d'explications. Il reste du chemin à parcourir bien sûr ! Mais à nouveau, ce n'est pas le sujet du film, c'est le contexte. Le sujet se place plus modestement sur l'aspect des rôles hommes/femmes au sein d'un couple.

Comment caractérisez-vous ce couple ?

C'est un couple qui apprend à se connaître. Leur voyage dans le temps leur permet de se révéler à eux-mêmes – et donc de s'aimer sincèrement pour ce qu'ils sont.

Et puis avec Julien nous avons cherché ce qu'il pouvait apporter à 2025.

Elle, c'est ce côté très maternel qu'elle amène dans l'entreprise, ce côté *happiness manager* qui lui vaut les félicitations de sa boss. Une façon pour nous d'évoquer toutes ces grandes boîtes qui mènent leur personnel à la baguette en pensant que, de cette manière, le rendement sera meilleur. Je pense que c'est contre-productif et qu'une entreprise fonctionne mieux si les employés sont respectés et écoutés.

Lui, c'est son côté « bonhomme », bricoleur...

Il y a beaucoup d'humanité en eux, beaucoup de cœur ; des failles, des faiblesses aussi bien sûr. Ils cherchent à comprendre, et donc à s'améliorer. C'est un couple qui s'aime mais qui ne s'est jamais interrogé sur la place de chacun au sein du ménage. Le chemin qu'ils parcourent l'un et l'autre dans le film va leur permettre d'accepter l'autre pour ce qu'il est réellement. Le couple va repartir sur des bases solides, sur un partage des tâches et sur une écoute et un respect mutuel.

De retour en 1958, ils seront avant-gardistes.

« T'es un bonhomme ou t'es pas un bonhomme ? » est une expression qui revient souvent dans les années 50 et que Michel finit effectivement par réactualiser – dans le bon sens du terme – pour reconquérir sa femme et sa fille.

C'était une volonté lors de l'écriture de bien marquer l'évolution du personnage de Michel. En 1958, il s'en sert pour tancer son fils qui pleure. Pour lui, un garçon ne pleure pas. Lorsqu'il s'en sert en 2025 c'est pour reconquérir sa femme. Dans le scénario, il n'y avait aucune didascalie sous le dialogue, mais Didier l'a magnifiquement joué car il a les larmes aux yeux lorsqu'il le dit à Elsa. C'est aussi la force de son interprétation qui fait que cette réplique a une résonance puissante dans le film.

Cette réplique, revient également dans le scénario lorsque le personnage d'Hélène, en 2025, en pleine émancipation, veut titiller Michel qui se plaint de devoir s'occuper des tâches ménagères. Elsa lui confère une dimension comique géniale.

Michel n'a de cesse de trouver une faille temporelle qui leur permette de revenir dans leur époque. Hélène, elle, est plus hésitante.

Michel est tellement paumé en 2025 que son unique objectif est de trouver

comment rentrer en 1958. Pour Hélène, c'est différent. L'époque lui est plus favorable et puis elle a retrouvé son père, elle veut en profiter ! Toutefois, son enthousiasme redescend lorsqu'elle comprend que le modèle familial d'aujourd'hui a complètement changé. C'est également un constat de notre époque. Et pour Hélène c'est la douche froide.

Parlez-nous de l'écriture. Elle est à la fois très serrée, fine, très drôle. On sent un travail de dentelle.

Julien et moi avons fait énormément de recherches sur l'époque et puis ce voyage dans le temps était jubilatoire à écrire. J'y ai mis des choses personnelles, des choses qui me tenaient à cœur ; des expressions que j'entendais enfant chez moi. On s'est beaucoup focalisés sur les personnages, j'ai un amour fou pour les personnages au cinéma et je voulais que les nôtres soient très incarnés. On s'est vraiment mis à la place de Michel et Hélène.

Comment est-ce d'écrire avec son compagnon ?

C'est naturel. Nous vivons ensemble depuis vingt-huit ans. Nous nous connaissons parfaitement et partageons le même amour du cinéma. Nous échangeons beaucoup en amont ; et Julien écrit un premier traitement. Ensuite, je reprends le clavier pour y apporter mes modifications. Puis, il reprend à son tour l'écriture et ainsi de suite jusqu'à la version définitive. Nous sommes très attentifs à chaque mot ou formulation. Julien est un excellent dialoguiste, il a beaucoup d'humour et j'ai un sens de la répartie assez naturel. Nous essayons toujours de trouver un « parlé » propre à chacun des personnages.

Les recherches de Michel pour revenir en cinquante-huit le mènent à des films relatifs aux voyages dans le temps – *Retour vers le futur, Le Monde de Narnia, Les Visiteurs*. Ces films, c'était des références pour vous ?

Nous avons fait allusion à ces films afin que Michel comprenne les codes du voyage dans le temps. Ce sont des films que j'aime beaucoup mais surtout qui servaient l'histoire. C'est en regardant ces films que Michel comprend comment ils peuvent repartir.

Et entre temps, ils ont failli divorcer.

Aujourd'hui, on divorce à la première crise dans un couple. C'est un des travers de l'époque. Comme jeter ce que l'on réparait autrefois. Je ne juge pas mais c'est encore un thème qui me tient particulièrement à cœur.

Et quid de cette addiction que se découvre Michel pour la télé-réalité ?

Je trouvais important de l'évoquer parce que la télé-réalité fait partie intégrante de notre époque. Ma fille qui fait des études de philosophie est passionnée par ce phénomène.

Beaucoup d'intellectuels s'intéressent aujourd'hui à cette tendance. Cela relève désormais de la sociologie !

Ce sont Didier Bourdon et Elsa Zylberstein qui interprètent Michel et Hélène... Qu'est-ce qui vous a guidé dans ce choix ?

Mon producteur avait déjà travaillé avec Didier et a immédiatement pensé à lui pour le rôle de Michel. Nous lui avons envoyé le scénario et quelques jours plus tard, il a rappelé mon producteur et a voulu me rencontrer. Il avait adoré le scénario et notre rencontre fut évidente. Comme de rencontrer quelqu'un de sa

famille qu'on ne connaissait pas. Nous avons beaucoup de similitudes tous les deux. Un sens de la dérision mais aussi une certaine forme de mélancolie. Didier est un immense bosseur et il est habité par « le jeu ». Et puis, il a réalisé des films et sait combien il est difficile de mener un projet à son terme. Il a été un grand allié pour moi. Il m'a beaucoup aidé et a toujours appuyé mes choix de mise en scène. J'ai adoré tourner avec lui. C'est « une Rolls ». Dès que Didier a accepté de jouer Michel, j'ai immédiatement pensé à Elsa pour Hélène. Je la connaissais un peu car nous avons tourné ensemble. J'adore son parcours de comédienne, capable de se glisser dans tous les registres. Elle a cette douceur et cette force qui était nécessaire au personnage. Elle travaille énormément et puis elle est très drôle sans chercher à l'être !

Elsa et Didier ont en commun une sincérité dans le jeu qui m'a bluffée.

Les seconds rôles ?

Dès qu'Elsa et Didier ont accepté le film, avec ma directrice de casting, nous sommes attelées aux seconds rôles. Mon producteur, Olivier Kahn, a été formidable parce qu'il m'a laissée totalement libre ! Je voulais des acteurs que l'on ne voit pas ou très rarement au cinéma. Étant moi-même actrice, je sais combien il est rare d'avoir accès à de jolis rôles lorsque l'on n'est pas connu... Nous avons commencé par les voisins. Nous avons fait passer des essais à des acteurs.trices. Pour le rôle d'Yvonne, Céline Fuhrer, sortait du lot. Elle a un jeu très particulier qui collait parfaitement et à la Yvonne de 1958, une catho très stricte et étriquée, et à celle de 2025, très libre et décomplexée.

Pour le rôle de Jacques, j'ai hésité plus longtemps. L'acteur devait jouer toutes ses scènes avec Didier et il fallait qu'il soit à la hauteur ! Et puis je voulais un vrai contraste entre eux. Romain Cottard a fait plusieurs essais et, en plus d'être un bon acteur, il est très grand ce qui lui confère une sorte de supériorité sur Michel en 1958 et un côté dégingandé et sympathique pour

2025. Visuellement, je trouvais cela intéressant pour la comédie. Et puis j'avais envie qu'il ait un petit côté Jacques Tati.

On pense d'ailleurs à Tati en découvrant le générique animé...

Oui, j'avais aussi cette référence dans le film.

Un mot sur Aurore Clément et Didier Flamand qui jouent les parents.

Je suis fan d'Aurore Clément depuis toujours. Je l'ai découverte dans *Paris Texas* de Wim Wenders puis dans les films de Chantal Akerman. Entre nous, ce fut un coup de foudre immédiat. Elle était tellement heureuse de jouer quelque chose qu'elle n'avait jamais joué. Elle n'a que trois scènes mais a énormément travaillé. Aurore ne se pose pas de questions, c'est quelqu'un qui se dévoue entièrement au metteur en scène. Et puis elle est d'une modernité !

Pour le père d'Hélène, il me fallait un homme beau, rassurant, doux et aimant, pour que, tout de suite, on ait envie qu'il soit le papa dont on rêve. Qui d'autre que Didier Flamand ?

Pour le rôle de Jeanne, la fille d'Hélène et de Michel, c'est ma directrice de casting et amie Okinawa Guérard qui a fait passer des essais à des jeunes filles. J'aime beaucoup le travail d'Okinawa. Elle va quasiment tous les jours au théâtre et dénicher des acteurs que l'on ne voit pas ou rarement au cinéma. Mathilde Le Borgne a tout de suite retenue mon attention. Elle avait l'émotion du personnage de Jeanne. Et puis comme beaucoup de seconds rôles, ils avaient deux partitions à jouer : leur personnage dans les années 50 et leur personnage aujourd'hui. Mathilde est en deuxième année au Conservatoire National d'art Dramatique, elle n'avait jamais tourné, elle s'est appropriée le rôle de Jeanne avec une aisance saisissante. C'est une future grande !

Pour le rôle de Lucien, c'est le casting belge Sebastián Moradiellos qui l'a déniché. Il n'avait jamais tourné lui non plus. Et je le trouve parfait dans les deux époques.

L'autre vedette du film, c'est la maison...

J'ai passé beaucoup de temps avec Pierre Renson, le chef décorateur du film. Il nous fallait trouver « la maison ». Comme nous avons beaucoup de scènes dans la maison « moderne », nous nous sommes attelés à la chercher. Une fois que nous l'avons trouvée, Pierre et ses équipes ont reconstruit cette maison à l'identique en studio. J'aime énormément les années 50 et j'avais préparé un « mood board », c'est-à-dire un assemblage de photos, et pour les années 50, et pour 2025. Avec des teintes et des idées déco bien précises. Je voulais que les années 50 soient colorées et joyeuses en opposition à la période actuelle où nos intérieurs sont plus neutres et ternes. Pierre et ses équipes ont fait un travail remarquable.

J'ai fait le même travail avec Frédérique Leroy et Marie-Laure Lasso, les costumières. Je voulais que, comme pour les décors, les années 50 soient très colorées et qu'à contrario l'époque actuelle soit plus terne, plus neutre. Il n'y a qu'à regarder dans la rue aujourd'hui... Nous sommes habillés en noir, marron, kaki. Seul le personnage d'Hélène est ultra coloré dès son arrivée en 2025 ! Dans le placard de son alter ego il n'y a que des costumes veste/pantalon, mais le réflexe d'Hélène qui vient des années 50 est de choisir les plus colorés en référence à l'époque d'où elle vient. Petit à petit, elle se cale à notre époque et perd des couleurs.

Quant à Michel, le pauvre, fini les costumes trois pièces, il se retrouve avec des sweats, des T-shirts mous et des gilets de survêtements.

C'est Philippe Guilbert qui fait la photo. Comment avez-vous travaillé avec lui ?

J'avais fait un découpage en amont. Nous l'avons retravaillé avec Philippe. Je voulais, que l'on découpe très peu en 1958, pour bien marquer la paisibilité de l'époque. Et pour cette période j'ai essayé de mettre souvent Hélène et Michel dans le même cadre. Si Michel est seul un moment, Hélène rentre aussitôt dans le cadre. Et inversement. À partir de leur arrivée en 2025, là, on découpe beaucoup

plus, pour marquer la rapidité de l'époque. Et puis ils sont rarement dans le même cadre. Tout d'abord parce qu'Hélène travaille et qu'elle est dans son univers et puis parce qu'une scission s'opère entre eux.

Côté lumière, je voulais que toute la partie 1958 soit immédiatement identifiée comme telle. Qu'on ait l'impression de regarder un film des années 50. Philippe a fait un travail formidable pour que l'on ait ce rendu. Il a utilisé des objectifs anamorphiques. Et à l'étalonnage nous avons rajouté du grain, un vignelage subtil et saturé un peu les couleurs.

En 2025, il a abandonné les objectifs anamorphiques, il n'y a plus de vignelage, le grain est moins présent et les couleurs moins saturées.

J'ai travaillé de la même façon au mixage. On entend beaucoup d'oiseaux en 1958, y compris à l'intérieur de la maison. En 2025, ne reste que le bruit d'une autoroute au lointain et les oiseaux sont partis.

En dehors de *Retour vers le futur*, quelles références aviez-vous pour le film ?

Mes références étaient multiples. Une de mes comédies préférées est *La Chèvre*, de Francis Veber, que j'ai vu et revu et dont je connais les répliques par cœur. Une source d'inspiration pour moi. J'ai revu *Les Noces rebelles*, de Sam Mendes, un film que j'adore, qui se déroule à la même époque que mon film et dont le découpage m'intéressait. Toujours autour du découpage, les films de Zemeckis et de Spielberg, surtout son dernier, *The Fabelmans*, que je considère comme un chef d'œuvre absolu.

Et je suis aussi allée chercher dans les films de genre. C'est vraiment mon univers, bien plus que celui de la comédie. Enfant, quand mes copines allaient voir *La Boum*, de Claude Pinoteau, moi, je regardais *Massacre à la tronçonneuse*, de Tobe Hooper ! J'aime les films de Sam Raimi, de John Carpenter, Dario Argento, Peter Jackson. Quand on possède ces codes, on peut tout faire. Je m'en suis servi pour les scènes du premier matin de l'arrivée de Michel et Hélène en 2025 - celle, par exemple, où Michel dit à Hélène « *Va chercher les enfants et le fusil !* ». Et je me

suis inspirée de la musique de Bernard Herrmann, compositeur de Hitchcock, quand ils sont électrocutés dans la buanderie. Donc, plein de références que j'ai essayé d'injecter dans le film.

Quelle préparation avez-vous faite en amont avec les acteurs ?

Nous avons fait une lecture du scénario, à voix haute, avec Elsa et Didier afin que j'entende le texte dans leur bouche et dès que je sentais qu'ils n'étaient pas à l'aise avec une expression, une formulation ou un mot, nous en discutons.

Elsa connaissait un peu moins bien l'univers du film, et nous avons travaillé toutes les deux sur son personnage afin qu'elle arrive sur le plateau, totalement libérée de toutes les interrogations qu'elle avait.

J'ai fait le même travail avec Aurore Clément.

Et j'ai fait une lecture avec tous les autres acteurs du film

Justement, comment s'est déroulé le tournage ?

J'ai essayé d'être douce, à l'écoute. Par contre, j'étais très dirigiste. Je ne lâchais rien tant que je n'avais pas ce que je voulais.

Pour toute la période des années 50, j'étais très à cheval sur le texte. Nous ne parlions pas de la même façon, il y a soixante-dix ans. Le langage était assez littéraire. J'ai écouté pas mal d'interviews de cette époque. Donc, je reprenais systématiquement les comédiens lorsque, de manière inconsciente, ils glissaient des « *hein* » ou autres petits mots très modernes... Si les comédiens ne respectaient pas la tenue des dialogues de 1958, le film ne pouvait pas fonctionner lorsqu'ils arrivent en 2025 où notre langage est plus parlé. Il y a d'ailleurs une scène, en 2025, où le personnage d'Elsa dit : « *J'ai une semaine de « guedin » qui m'attend au boulot* ». Cette réplique ne pouvait fonctionner que si le personnage avait un langage très tenu en 1958.

Elsa et Didier sont de grands bosseurs et j'avais tellement préparé le film que je savais exactement où les emmener. Ce fut un tournage très studieux. C'était mon

premier film, mais ils ont vu que je maîtrisais parfaitement mon sujet et ils m'ont fait confiance en se laissant guider avec beaucoup de bienveillance et d'élégance. Nous avons beaucoup ri aussi grâce à Didier qui aime travailler dans une ambiance joyeuse et détendue.

Faisiez-vous beaucoup de prises ?

Au début, j'aurais pu en faire cinquante. J'étais tellement heureuse de faire mon film !

Et puis Didier m'a fait remarquer que le film était très dense, et dans l'énergie, et dans le texte, alors je me suis calmée et j'ai fait beaucoup moins de prises. Mais une fois que j'avais ce que je voulais, je proposais toujours aux acteurs de faire une dernière prise « pour eux », en leur laissant une liberté absolue !

Comment s'est déroulée l'étape du montage...

J'ai adoré cette étape de la fabrication ! J'ai choisi une monteuse, Nassim Gordji Tehrani, qui vient du cinéma de genre et de la comédie. On lui doit, entre autres *La Cage dorée*, de Ruben Alves, et *Vermine*, de Sébastien Vaniček. C'était un mélange parfait pour moi. On a passé quatre mois et demi très heureux en travaillant surtout le choix des prises des acteurs et le rythme. Le film étant très écrit, le montage a été assez fluide.

Un mot sur la musique de Romain Trouillet.

On a cherché longtemps le compositeur. Et longtemps cherché « la note ». Au début, je pensais à du jazz. Mais ça ne marchait pas du tout. Je savais qu'il me fallait des références qui n'appartiennent pas qu'à la comédie. La comédie, ce sont les situations, le scénario et les acteurs qui l'apportent. Ça ne sert à rien d'appuyer. Ça annule le propos. C'est Elise Luguern, la superviseuse musicale, qui m'a mise en contact avec Romain. J'avais adoré une des musiques qu'il avait

composées pour un autre film. Avec ma monteuse, nous avons posées sur certaines séquences des musiques de *Forrest Gump*, de Robert Zemeckis et aussi des compositions de Henry Mancini, le compositeur de *La Panthère rose*, de Blake Edwards. Avec Romain, nous avons beaucoup travaillé ensemble. Il m'arrivait même de lui chanter des thèmes ou de lui mimer la musique que j'avais en tête (rire). Il comprenait parfaitement ce que je voulais. Romain est un grand musicien, très à l'écoute, extrêmement gentil, et prêt à refaire tant que je n'étais pas satisfaite. Il a été extraordinaire.

Comédienne, voix pour France 5, réalisatrice – en 2009 vous avez réalisé *Barbie Girls* un court métrage primé dans le monde entier... Comment expliquez-vous cet éclectisme ?

En commençant ce métier, j'ai rapidement compris que je ne supporterais pas d'attendre derrière mon téléphone que l'on m'appelle pour travailler. J'ai donc commencé à me diversifier. J'ai fait beaucoup de dramatiques pour France Culture, puis une copine m'a présenté son agent de voix et j'ai commencé à travailler dans ce domaine. Je tournais régulièrement, faisais des voix et je suis beaucoup allée au théâtre et au cinéma. J'ai appris, regardé, écouté. J'ai vu beaucoup de films. Ceux qui sortaient, mais aussi du Murnau, John Ford, Lubitsch, Capra, Chabrol, Blier... bref, tout ce que je pouvais ! Je continue d'ailleurs à voir énormément de films de tous genres, de tous pays.

L'argent gagné en jouant, en faisant des voix, ou des fictions pour France Culture m'a donné du temps pour écrire. Et puis avoir le scénariste à la maison est un luxe. C'est un métier ample. Et un parcours du combattant : avant de réaliser ce film, nous avons écrit trois scénarios qui n'ont pas réussi à se monter, mais je n'ai pas baissé les bras. Je suis quelqu'un de déterminé, je ne lâche jamais.

ELSA ZYLBERSTEIN

HÉLÈNE DUPUIS

Quelle a été votre première réaction en découvrant le scénario ?

J'ai pensé : « C'est génial ! C'est Barbie, de Greta Gerwig, qui rencontre Retour vers le futur, de Robert Zemeckis. Ce sera ma « Barbie » à moi. » Le miroir que cette histoire tend aux femmes d'aujourd'hui m'a tout de suite attirée. J'aime l'audace, aller vers de nouveaux univers.

Puis j'ai rencontré Vinciane, elle m'a bluffée : elle était décidée, précise, elle avait réfléchi à tout, elle avait réponse à toutes mes questions. Elle était réellement habitée par son film.

Comment décririez-vous le personnage d'Hélène dans les années 50 ?

J'ai souvent questionné Vinciane à son sujet. Il s'agissait de trouver la bonne nuance quand elle accomplit ses innombrables tâches ménagères. « Est-ce qu'elle aime la vie qu'elle mène ? N'est-elle pas triste ? Elle s'ennuie, non ? » Je trouvais intéressant de penser qu'elle a beau être habituée à sa condition de femme au foyer, une petite partie d'elle rêve de plus. Elle s'autopersuade qu'elle est heureuse mais...

Il faut se rappeler qu'à cette période, les femmes étaient corvéables à merci : le ménage, la lessive, la cuisine, les enfants... Tout cela en se faisant toute pimpante pour l'arrivée du mari. Leur vie était vraiment très difficile.



Ses premiers pas en 2025 sont pourtant loin de la réjouir....

Elle ne comprend rien. Elle regarde cette nouvelle femme sans savoir à qui elle a affaire. J'ai mis du temps à appréhender cette Hélène de 2025, comme j'ai mis du temps à comprendre que ses enfants étaient le fruit de sa transformation. Que restait-il de l'ancienne Hélène, la petite bourgeoise ? Le voyage dans le temps l'avait-elle effacée ? Jeanne et Lucien étaient-ils vraiment ses enfants ? Vinciane m'a aidée à mieux la cerner.

On imagine le choc qu'elle éprouve face à un tel changement...

Elle n'a qu'une idée : reprendre le cours de sa vie normale. Mais la vérité, c'est que, comme souvent les femmes sous emprise, elle commence par refuser la liberté. On les sort de leur geôle, de leurs habitudes, de leur rassurance, et leur premier réflexe est de retourner dans leur prison. Hélène vit la même chose ; au début en tout cas. Car plus ça va, plus la Hélène de 2025 va lui plaire : elle est une patronne respectée, on lui apporte son café, elle a une carte bleue. Elle est comme une fleur qui éclot.

Quand Michel dépérit...

Il était mieux servi dans les années 50 ! Mais elle, elle s'éclate, elle fait la crise d'adolescence qu'elle n'a pas pu vivre. Et elle retrouve son père. Tout à coup, elle a à nouveau quatorze ans et... encore moins envie de retourner à sa vie d'autrefois. J'ai adoré tourner ces scènes avec Aurore Clément et Didier Flamand. Et adoré aussi celle où Hélène découvre que son père est divorcé et remarié- une de mes préférées, je crois, et l'une des plus difficiles à jouer pour moi. Parallèlement au bonheur de son affranchissement de femme, elle commence à comprendre que tout n'est pas parfait dans ce monde moderne. Il y avait aussi de jolies choses dans les années 50. C'est ce qui est beau : réussir à parler de

l'évolution de la femme sans être brutale. Le trajet d'Hélène est au contraire, très joyeux : « *Ah, je peux faire ça, je suis capable de ça ! On m'identifie au pouvoir ? D'accord, je le prends...* »

Beaucoup d'amour circule dans ce film.

L'amour transcende tout. Celui qu'Hélène découvre pour sa fille de 2025, celui qu'elle témoigne à ses employés, celui qu'elle retrouve pour son mari. Il est touchant, cet homme qu'interprète Didier Bourdon. J'étais très heureuse d'avoir une vraie partition avec lui. J'aime son humanité, son côté débonnaire. C'est un acteur dément, vraiment dément.

La relation d'Hélène à son mari évolue beaucoup alors qu'à un moment du film on pense qu'ils vont se séparer. Comment expliquez-vous ce revirement ?

Dans les années 50, au fond, elle s'en accommode. C'est ce qu'elle dit à sa fille : « *Je m'y suis faite. Il n'est pas bien méchant, il est travailleur, il ne boit pas plus de cinq verres par jour ...* ». Comme certaines femmes à cette époque, elle ne l'a pas réellement choisi. Et, en 2025, elle regarde avec beaucoup de hauteur cet homme au foyer qui n'a même pas le permis de conduire. C'est sa revanche. Mais, dès que les choses tournent mal, elle découvre celui qu'il est devenu : sensible, ouvert et sacrément débrouillard.

De quelle façon avez-vous préparé votre personnage ?

J'ai beaucoup vu Vinciane, bien sûr. Mais comme à mon habitude, j'ai surtout travaillé dans mon coin.

Comme toujours, quand je prépare un rôle, je me pose un tas de questions sur le personnage : quels sont ses rêves ? qui était-elle enfant ? Par qui a-t-elle été

élevée ? Je lui construis une histoire qui me donne sa colonne vertébrale. J'ai joué Hélène comme une femme qui avait longtemps suffoqué. Dans les scènes des années 50, je la voulais très souriante et très pimpante à l'extérieur mais avec de la noirceur et de la tristesse à l'intérieur. Elle est tout le temps comprimée, corsetée, fait des petits pas. En 2025, j'ai gardé ces petits pas au début, puis ses gestes prennent de l'ampleur, son corps se transforme, elle porte des vêtements plus amples, lève les jambes en dansant. Elle s'épanouit.

En réalité, chaque scène était une sorte de mille-feuille avec énormément de degrés de lecture dans chacune. On est vraiment dans des situations très originales de comédie.

Parlez-nous du rythme. Le vôtre est très particulier.

J'ai un débit d'ancienne timide. J'ai cette rapidité, ce truc-là. Mais, à aucun moment, je n'essaie de faire rire. Ce sont les situations qui sont drôles.

Vinciane vous avait-elle donné des références durant la préparation ?

Elle citait beaucoup *Retour vers le futur*. Moi, je pensais plutôt à *The Truman show*, de Peter Weir, avec cet univers un peu faux et rassurant à la fois rempli de fleurs et d'oiseaux. À partir du moment où ce petit monde se craquèle, c'est irréversible. Je pensais aussi à *Barbie* et à ses angoisses sur la mort qui la conduisent vers le monde réel. Le film de Vinciane a vraiment, je trouve, l'ambition d'une comédie à l'américaine.

Parlez-nous du tournage.

Vinciane avait beaucoup d'exigence. C'était son premier film, elle était anxieuse. Elle tenait absolument à ce que l'on parle d'une certaine manière en 1958 et d'une autre en 2025. On a donc beaucoup travaillé sur le langage ce qui n'était pas

évident. Ça a été un gros travail. Moi, tout ce qui m'importait c'était l'endroit où je voulais emmener le rôle. Entre « *moteur* » et « *coupez* », c'était mon endroit. Je disais à Vinciane : « *Je te propose, après, tu me dis...* ». Ça a été un tournage intense. Vinciane est quelqu'un d'hyper travailleuse. Elle a une belle exigence. On s'est trouvées.

Quand on regarde votre filmographie, on ne peut pas s'empêcher d'en noter l'éclectisme.

Je me suis octroyée ce droit, c'est naturel pour moi : aux cours de théâtre, je travaillais autant Marivaux que Schiller, Feydeau ou Racine. On ne s'étonne pas de voir Julianne Moore, Scarlett Johansson ou Nicole Kidman passer d'un univers à l'autre mais cela ne se fait pas trop en France. J'ai la chance d'avoir une palette large, j'aime passer de Simone Veil à un film comme *C'était mieux demain*.

Vous tournez énormément...

Cela dépend des années. Après *Simone, le voyage du siècle*, d'Olivier Dahan, je n'arrivais pas à trouver la matière d'un projet. Tout me paraissait ennuyeux. J'ai besoin d'être habitée par un sujet. Pour moi, c'est un engagement de faire un film, c'est presque politique. Même lorsque je tourne dans une comédie comme celle de Vinciane, c'est un choix politique pour ce qui est dit sur les femmes.



DIDIER BOURDON

MICHEL DUPUIS

Parlez-nous de votre rencontre avec Vinciane Millereau...

Elle m'a d'abord envoyé le scénario. Je l'ai lu d'une traite. Il n'y avait pas un mot à changer. Il était magnifique ! Je voyais le personnage - il me ramenait à mes premiers amours de jeu, des rôles avec une réelle évolution. Nous nous sommes vus, j'ai senti qu'elle allait défendre son film.

Qu'est-ce qui vous séduisait particulièrement ?

L'écriture. On ne se contente pas de la drôlerie de la situation : expédier un couple dans le futur - il y a du fond. Et j'aime cette façon de ne jamais opposer les deux époques : il y a du bon dans les années 50 et il y en a aussi en 2025.

Vous êtes né en 1959...

Et jusqu'au milieu des années 60, les choses n'ont pas beaucoup bougé. J'ai connu les cuisines en formica, les décors et les costumes de ces années-là, les femmes apprêtées, les moustaches que portaient les hommes... Mais cette histoire m'évoque surtout mon père. Enfant puis adolescent, j'ai connu un homme un peu strict, rigide et sévère quoi que très aimant. À partir du moment où je suis devenu acteur, il a changé du tout au tout. J'avais devant moi l'homme le plus « déconstruit » du monde. Lorsque Vinciane et moi nous sommes rencontrés, nous avons d'ailleurs remarqué des similitudes entre nos

deux pères : le sien aussi tenait une posture, et se sentait, comme le mien, obligé de jouer les matadors pour avoir bonne allure... avec les préjugés et les clichés qui allaient avec.

Grâce à ce voyage temporel imprévu, Michel, votre personnage, a fort à faire avec eux.

Et lui – comme sa femme – évolue de manière fulgurante ! Ce qui leur arrive est invraisemblable. Le cinéma permet ça. C'est un conte ; un conte philosophique social et satirique. À travers le regard de Michel, on comprend les choses merveilleuses que la modernité porte en elle ; on voit aussi tous ses travers. C'est très ambivalent et passionnant.

Les femmes y gagnent et les hommes aussi. Néanmoins, on n'est pas dans un discours radical.

Et c'est ça qui est intéressant. Après un coup de balancier sans doute inéluctable qui défendait un discours très manichéen, on revient à des choses plus posées. On aime la diversité. Elle est ce qui fait la richesse de la vie.

Ça n'empêche pas quand même pas votre personnage d'en bavarder !

Il reçoit sans arrêt des coups de massue tandis qu'Hélène découvre la liberté – elle me fait un peu penser au personnage de Catherine Frot dans mon film Sept ans de mariage. À travers lui, se règlent pas mal de compte avec le masculinisme.

À la façon Didier Bourdon. Avec beaucoup de bienveillance...

J'ai cette qualité-là. Je m'en suis rendu compte dès le début des Inconnus. Dans les sketches et plus tard, dans les films, je pouvais être odieux avec Bernard

Campan et Pascal Légitimus, mon personnage arrivait toujours à « faire bon fond ». Il pouvait dire des choses horribles, on sentait que ses mots dépassaient sa pensée. C'est sans doute pour cela que Vinciane m'a choisi. Mais ce n'est pas parce qu'on est bienveillant qu'on ne peut pas être pointu et acerbe.

En 2025, en pleine déconstruction, Michel en fait des tonnes dans la mauvaise foi, il est parfois méchant et, en même temps, on sent que la situation le dépasse. C'est un humour que j'adore.

Dans le maelström qu'il traverse, Michel a un allié : Jacques, son voisin.

Quand il le retrouve après sa première incursion pour acheter des cigarettes, il lui tombe dans les bras : enfin un allié ! C'est un vrai travail d'équilibriste qu'a réalisé Vinciane. En 2025, Michel et lui pourraient ne plus être copains, mais non, ils sont toujours amis, complices. Romain Cottard, qui joue Jacques, a été un excellent partenaire. Tous les seconds rôles sont excellents. Les bons films, pour moi, sont ceux où il y a des seconds rôles formidables.

Comme Hélène, Michel est tétanisé par les nouvelles technologies : ces machines qui parlent, ces drones...

C'est formidable, le progrès, et parfois c'est agaçant. On a tous demandé un jour à notre voiture de se taire. Un minimum de libre arbitre s'il vous plaît !

Comment prépare-t-on un tel personnage ?

J'ai toujours la même méthode : un travail un peu scolaire où j'annote le scénario, où je change parfois un mot. Je n'ai pas eu besoin de le faire sur le scénario de Vinciane : les mots étaient choisis avec soin, tellement précis... Ensuite, ce sont des questions d'humeur, de rythmique : qu'attend-t-on de moi à ce moment-là ? Une vraie colère ? Une colère rentrée ? Puis, viennent enfin les détails que j'adore

peaufiner ; la gestuelle. Je voulais, par exemple, que lorsque Michel ouvre son journal dans les années 50, il le fasse d'une façon impeccable. « *Clac* », comme dans les bandes dessinées. Je crois beaucoup au background. C'est comme en musique. On improvise mal sur un morceau qu'on ne possède pas parfaitement. Après, bien sûr, c'est au metteur en scène de donner la couleur. Ce qui est sûr, dans le cas de Michel, est que je me suis beaucoup inspiré de mon père.

Vous retrouvez Elsa Zylberstein avec laquelle vous aviez quelques scènes avec dans *Natacha (presque) hôtesse de l'air*, de Noémie Saglio.

Elsa, comme moi, est une énorme bosseuse. Elle et moi avons deux couleurs très différentes ; deux tons très complémentaires. J'ai un petit côté dans les graves et elle est plus dans les sopranos. Vinciane nous a fait cadeau d'un joli duo de comédie car j'ai senti que le couple fonctionnait bien. On s'est bien entendu, je la faisais rire ; j'aime plaisanter sur les tournages de comédie, c'est une manière de garder l'humeur, ce côté pétillant.

Aviez-vous des références avant le tournage ?

Non. On n'en parlait pas avec Vinciane. Elle, en a sûrement beaucoup. C'est une femme cultivée – dans le bon sens du terme, elle n'est pas pédante.

Parlez-nous du tournage.

Il y a parfois eu des moments de travail un peu rudes. Notamment pour les scènes des années 50. Par exemple, j'avais tendance à rajouter des « *hein* » à la fin de mes phrases. « *Dans ces années-là*, me répétait Vinciane, *les gens ne disaient pas cela.* » On a eu davantage de liberté sur les scènes modernes. Au début, comme tous les réalisateurs ou réalisatrices qui tournent leur premier film, Vinciane faisait énormément de prises. Très vite, je l'ai mise en garde : « *C'est un petit marathon,*

on risque de se fatiguer, et l'équipe aussi ». Elle me faisait confiance, elle m'a entendu. Jour après jour, elle a pris confiance et a très bien mené son affaire. À la fin du tournage, on était tous conscients d'avoir fait du bon travail.

Vous êtes l'auteur et le réalisateur de huit films. Est-on tenté de mettre son grain de sel quand on est sur le plateau des autres ?

Les gens du métier savent que je suis un bon partenaire. Je peux proposer certaines choses mais je reste à ma place de comédien. En revanche, j'accorde beaucoup d'importance aux rencontres. Un premier film, c'est toujours délicat. Sans être contre vous, les gens de l'équipe ont leurs habitudes. Donc, il faut se battre, se battre tout le temps. J'ai tout fait pour épauler Vinciane. Parfois, elle me demandait : « *Didier, ça ne te dérange pas si on refait cette scène ?* » Evidemment que ça ne me dérangeait pas !

Comment percevez-vous le jeune cinéma d'aujourd'hui ?

Récemment je regardais travailler les jeunes sur le plateau, des filles et des garçons passionnés par leur boulot et je me disais qu'ils étaient formidables. J'ai le même sentiment vis-à-vis des jeunes scénaristes et des jeunes cinéastes. On sent un renouveau, comme s'ils reprenaient le métier à la base, c'est-à-dire par le travail. Il faut du talent pour faire ce métier, mais il faut aussi du travail, beaucoup de travail. Peut-être qu'à une certaine époque, les films étaient plus faciles à monter, il y avait Canal+... Quand on en bave avant de monter son film, en général, ils sont réussis parce que, quand on les tourne, on prend sa chance.

Vous tournez entre quatre et cinq films par an. Pourquoi un tel rythme ?

Je ne sais pas m'arrêter. Mais j'ai toujours trois semaines entre deux tournages. Honnêtement, en vacances à partir d'un certain moment, je m'embête



LISTE ARTISTIQUE

HÉLÈNE DUPUIS
MICHEL DUPUIS

ELSA ZYLBERSTEIN
DIDIER BOURDON

JEANNE DUPUIS
LUCIEN DUPUIS

MATHILDE LE BORGNE
MAXIM FOSTER

JACQUES

ROMAIN COTTARD

SAFIA

BARBARA CHANUT

YVONNE

CÉLINE FUHRER

LANTIER

FRANÇOIS PÉRACHE

ANDRÉ

ESTEBAN DELSAUT

Avec la participation de

MARGUERITE
HENRI

AURORE CLÉMENT
DIDIER FLAMAND

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE
PRODUIT PAR
SCÉNARIO ET DIALOGUES

VINCIANE MILLEREAU
OLIVIER P. KAHN
JULIEN LAMBROSCHINI ET VINCIANE MILLEREAU

MUSIQUE ORIGINALE
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATRICE

ROMAIN TROUILLET
PHILIPPE GUILBERT
MANU KAMANDA

SCRIPTTE
DÉCORS

SANDRINE BOURGOIN
PIERRE RENSON

MONTAGE

NASSIM GORDJI-TEHRANI

SON

PIERRE MERTENS, SÉBASTIEN MARQUILLY ET SÉBASTIEN ARIAUX

COSTUMES

FRÉDÉRIQUE LEROY

CASTING

OKINAWA GUERARD

DIRECTRICE DE PRODUCTION

SOPHIE CASSE

DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION

FAUSTINE PERRIO

UNE COPRODUCTION (FRANCE BELGIQUE)

LES FILMS DU 24, UMEDIA, TF1 FILMS PRODUCTION

AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE

CANAL+

AVEC LA PARTICIPATION DE

CINÉ+ OCS, TF1 ET TMC

AVEC LA PARTICIPATION DE

WALLIMAGE (LA WALLONIE)

TOUS DROITS D'EXPLOITATION

UGC

© 2024 - LES FILMS DU 24 - UMEDIA - TF1 FILMS PRODUCTION

